

Corps et âmes

Le Bullet Journal: l'agenda vintage qui cartonne. Page 27



Fines gueules

Churchill: l'appétit féroce d'un Vieux Lion. Page 29



J'y étais

«La Joie de Lire»: 30 ans de mots pour les marmots. Page 25

Christine Nagel: un nez de Genevoise au service d'Hermès

Page 26



Née du mariage de deux établissements bicentennaires, la Haute Ecole d'art et de design - Genève (HEAD) célèbre cette année une décennie d'existence. Dix ans qui ont vu l'académie s'impliquer dans la vie de la cité, essaimant dans les espaces publics et privés des projets artistiques de qualité. Ses cinq filières se sont taillé une solide réputation bien au-delà des terres helvétiques et ne cessent de faire éclore de remarquables talents.

Un succès habilement tricoté par Jean-Pierre Greff, aux commandes du vaisseau depuis 2006. La semaine prochaine, vendredi 20 et samedi 21 janvier, la bête ouvrira ses entrailles au public, libre de fureter dans les ateliers, les salles de cours et les infrastructures techniques, tout en conversant avec enseignants et étudiants. Ce que la HEAD a dans le ventre, c'est notre dossier du week-end.

Lire en pages 22, 23 et 24

Coups de HEAD

Intitulé «1,000,002,016 A.D.», ce globe noir en papier mâché a été imaginé en 2016 par Sara Madrane, étudiante en Master design espaces et communication. L'œuvre figure ce que la planète sera dans un million d'années.

HEAD - GENEVE/DYLAN PERRENOUD



Apelab: quand le spectateur se mue en héros

Fondé par quatre anciens étudiants, le studio genevois produit des récits audiovisuels où l'utilisateur interagit avec son corps

Irène Languin

Attention, success story. Lorsqu'on évoque, au sein de la HEAD, Apelab, il paraît évident qu'il s'agit pour l'heure du succès le plus flamboyant à l'actif d'alumni. Créée en 2014 par quatre anciens de l'école, cette start-up genevoise versée dans la production de contenus narratifs interactifs pour réalité virtuelle a rapidement éveillé l'intérêt des médias, puis celui de l'industrie du jeu vidéo, avant de capter l'attention de Hollywood. Le quatuor a d'ailleurs ouvert, en 2015, un bureau à Los Angeles, dans l'idée de s'insérer au cœur du marché.

Un manga futuriste à 360°

Emily Joly, Michael Martin, Sylvain Joly et Maria Beltran se rencontrent sur les bancs de la HEAD, alors qu'ils fignolent leur master en media design. C'est à l'école que la petite bande forme son dessein de créer un laboratoire de design interactif. Elle le développe, dix-huit mois durant, dans l'incubateur de la Fondation AHEAD, une structure qui retient chaque année deux projets entrepreneuriaux pour les encadrer professionnellement et financièrement. «Ça nous a notamment permis de trouver des mentors et de lancer un processus de brevet, dont la première étape vient de se terminer», explique Emilie Joly, la CEO.

Le socle de l'aventure Apelab, c'est

IDNA, une BD animée interactive sur 360° pour iPad, inspirée de l'univers manga, que Sylvain avait mitonné pour son travail de bachelor. Cette histoire futuriste – en 2065, une jeune fille devient gardienne de la dernière ville sur terre et change le monde en communiquant avec la nature – se voit rebaptiser *Sequenced* lors de son adaptation pour les casques de réalité virtuelle. Quand le joueur s'en

«Quand on parle de notre réussite, ça fait très plaisir. Mais on bâche comme des fous!»

Emilie Joly Cofondatrice de Apelab

coiffe, il peut faire évoluer l'intrigue par le regard, en agissant sur les personnages ou l'environnement, un peu à la manière des «livres dont vous êtes le héros», célèbres dans les années 1980.

Un épisode pilote de cette série immersive, déjà saluée par une avalanche de prix internationaux, a été présenté au festival de Sundance en 2016. Elle a aussi su séduire le gratin de l'industrie cinématographique, tel l'acteur Peter Coyote, qui prête sa voix à la narration. «L'aspect assez écolo de l'histoire lui a plu, raconte la directrice. Et le mythique John Howe, illustrateur du *Seigneur des*

Anneaux, a également accepté de collaborer!»

On doit à la fine équipe établie aux Acacias deux autres réalisations permettant d'expérimenter la réalité virtuelle. D'abord *Break a leg*, une aventure décalée dans le monde de la prestidigitation où, cette fois, le joueur, dans la peau d'un illusionniste, peut utiliser non seulement ses yeux mais aussi tout son corps pour se déplacer. Ensuite *Watchout*, une déclinaison du long-métrage d'animation *Ma vie de Courgette*. «L'idée était de faire un petit jeu en 360° pour les enfants en reprenant les marionnettes du film, détaille Emilie. Il est téléchargeable sur App Store et Google Play, et on le distribue dans les festivals, comme à Soleure. Il s'agit de la première production en réalité virtuelle de la RTS.»

Trouver les investisseurs

Pionnier de la narration spatiale interactive, le quartette genevois a réussi à élaborer une technologie multiplateforme et avant-gardiste. S'il fourmille de projets, il lui reste maintenant à convaincre les investisseurs des atouts économiques de ses produits. «Il faut en faire un business profitable. On n'est pas encore rentable, on ne fait que de la production. Actuellement, un de nos gros boulots, c'est la levée de fonds.» Disposer d'une bourse bien garnie, voilà qui permettrait aux singes malins d'Apelab de jouer au sommet de l'arbre virtuel.

apelab.ch



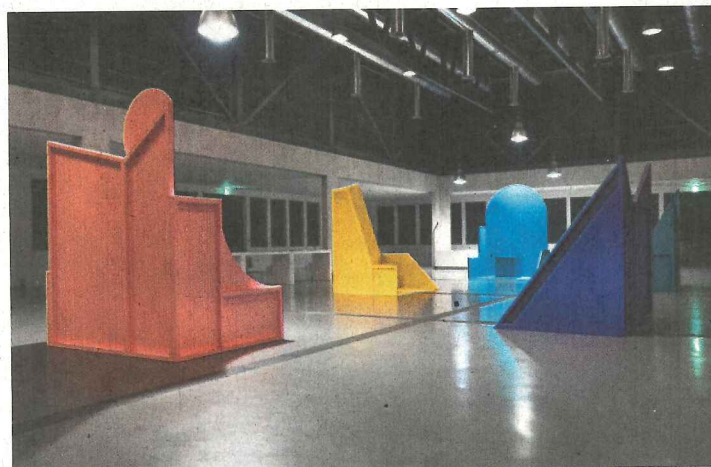
Emilie Joly, Michael Martin, Sylvain Joly et Maria Beltran dans leur studio des Acacias. On reconnaît, sur le minois d'Emilie, le regard d'un personnage du film d'animation «Ma vie de Courgette». STEVE IUNCKER-GOMEZ

Architecture d'intérieur

L'imagination au service de l'espace

Qu'ont en commun la Ville de Genève, le Mamco, la Maison de l'histoire de l'Université de Genève ou le Musée Jenisch à Vevey? Ils figurent, au côté de nombre d'artistes et d'institutions, sur la déjà longue liste de clients et de collaborateurs de l'architecte d'intérieur Juliette Roduit. Diplômée en 2011, la trentenaire est aujourd'hui indépendante, après avoir occupé durant deux ans un poste d'assistante à la HEAD et remporté, en 2013, le concours de la Fondation AHEAD (*lire ci-dessus*). Articulant son travail autour de la scénographie d'exposition et du design d'espace et d'objet, elle a acquis une jolie notoriété qui lui permet désormais de tourner financièrement grâce à ses seuls mandats.

Parmi ses dernières réalisations, la scénographie pour le Prix artistique Croix-Rouge HEAD. Juliette imagine, pour présenter les créations des cinq candidats à la distinction, des écrans colorés et biscornus. «L'enjeu, comme pour tout ce que je fais, est de mettre en valeur sans prendre trop le dessus», explique celle à laquelle l'éminente galerie Xippas a fait confiance pour repenser son second espace d'exposition à la rue



Scénographie pour le Prix artistique HEAD/Croix-Rouge. J. GREMAUD

des Bains. En 2015, la Ville de Genève charge la Genevoise de concevoir son stand pour la Cité des Métiers, à Palexpo, en collaboration avec Nicolas Perrottet. Le duo fabrique une salle de cinéma miniature, avec grand écran, enseigne au néon et banquettes rouges: «On a pensé qu'il s'agissait d'une thématique attirante pour les jeunes.» Juliette Roduit se consacre aussi à la rénovation d'appartements, et s'est lancée, depuis deux ans, dans la création de mobilier. Des pièces

limpides et ludiques, tel ce pouf en peau de mouton immaculée, baptisé «Douglas», au creux duquel on peut glisser quelques livres ou cette table «Barquette» en corian et plexiglas, dont la forme rappelle immanquablement les petits biscuits homonymes. Les Genevois continueront à bénéficier du talent de la jeune designer, puisque à son copieux agenda, cette année, figure, entre autres, la rénovation d'un bistrot de la place. I.L.

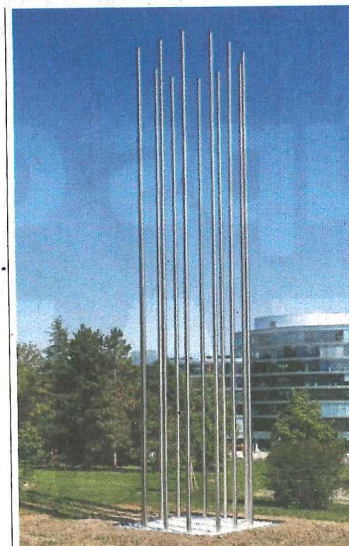
julietteroduit.ch

Arts visuels

Hommage à Mandela dans un parc

Réaliser un monument public alors qu'on est encore étudiant est chose fort rare. C'est pourtant la performance dont s'est fait l'auteur Léonard de Murali, aujourd'hui âgé de 27 ans. Son imposante œuvre sculpturale dédiée à la mémoire de Nelson Mandela s'élève, depuis septembre 2015, dans le parc Rigot, au cœur du quartier des Nations.

En 2014, le Canton de Genève mandate la HEAD pour organiser un concours en vue de la création d'un mémorial en hommage au Prix Nobel de la paix sud-africain. Intitulée «Hating only harms the hater» (*ndlr: la haine ne blesse que celui qui hait*), la proposition de Léonard de Murali convainc un jury composé de personnalités politiques, de représentants de la Genève internationale et d'artistes. Il n'est point question ici d'un grandiloquent portrait en bronze, mais d'un projet tout en épure. Au sol, recouvert de graviers blancs, un carré de 4 mètres sur 4 – soit la taille de la geôle dans laquelle le pourfendeur de l'apartheid a passé 27 ans de sa vie – sert de socle à douze gigantesques mâts en inox chromé qui se dressent comme autant de barreaux vers le ciel. «Je



«Hating only harms the hater». DR

suis parti du principe de la cellule, explique le jeune artiste, titulaire depuis juin dernier d'un master. Mais je l'ai ouverte vers le ciel, pour figurer le rayonnement et l'évasion.» Une illusion de perspective donne l'impression au spectateur, lorsqu'il se place au centre du dispositif et qu'il lève le regard, que les hampes longues d'une douzaine de mètres forment un cercle dans les nuages, alors qu'elles sont plantées en carré.

«L'idée était de symboliser la transformation intellectuelle et spirituelle de Mandela en prison.» Car au départ, Léonard se trouve devant un défi de taille: comment raconter un homme d'une telle envergure sans tomber dans l'emphase? «Je ne me sentais pas la légitimité de parler de Nelson Mandela, une icône, certes, mais qu'on ne connaît finalement pas vraiment.» Il se lance à la recherche de témoignages et approche Jacques Moreillon, ancien délégué au CICR qui visita plusieurs fois Madiba en détention. «Son récit poignant a été le déclencheur du projet, explique le jeune créateur. C'est également de lui que je tiens le titre du monument, une phrase que Mandela lui aurait dite lors d'une de ses visites.»

Malgré cette entrée remarquée sur le terrain de l'art public, Léonard de Murali, qui prépare une exposition chez Art Bartschi & Cie pour mai et enregistre un deuxième album avec son groupe ChâteauGhetto, conserve un réalisme modeste. «Rien n'est jamais garanti dans le métier d'artiste: peu de gens se souviennent du nom de celui qui a imaginé la chaise cassée de la place des Nations...» I.L.



Mode

Une étudiante rhabille le staff du MEG

Si vous avez récemment visité le Musée d'ethnographie de Genève (MEG), vous avez peut-être noté l'élégance de la mise du personnel. Cette touche de chic, c'est à Cindy Falconnet qu'on la doit. Durant son cursus à la HEAD, la jeune styliste, 25 ans au compteur et aujourd'hui titulaire d'un bachelier en section Mode, remporte en effet un concours interne lui permettant d'élaborer le prototype de l'uniforme du staff du musée. «Le MEG avait mandaté l'école pour ce travail, explique-t-elle. Toute la classe a dû imaginer une tenue.»

La créatrice trouve son inspiration dans l'architecture novatrice du tout récent bâtiment de l'institution, muni d'une ample toiture en béton présentant un motif en losanges. «J'ai repris ce quadrillage en surpiqure bleu clair sur un gilet gris, pour rendre les employés du musée immédiatement identifiables. Cette pièce de vêtement m'est apparue comme une évidence, car elle est unisexe.» Cindy donne les lignes du *styling* devant s'accorder avec cette petite veste aux airs contemporains et sobres:



La petite tenue sobre conçue pour le MEG. RAPHAËLLE MUELLER

pantalon foncé, chemise bleu ciel et pull marine. La HEAD a pris le relais pour la production des pièces, réalisées en cool wool, que les employés du MEG en contact avec les visiteurs ont inaugurées le 19 mai 2016, lors du vernissage de l'exposition consacrée aux Indiens d'Amazonie. Et l'habit fait leur bonheur, au dire de Mauricio Estrada Munoz. «Nous souhaitons quelque chose de pérenne, à la fois informel et distingué, et qui soit à l'image du lieu exceptionnel dans lequel nous évoluons», souligne le responsable de l'Unité publics du musée.

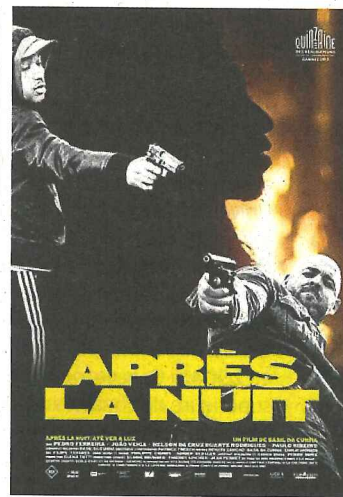
Il faut dire que les personnes concernées, soit les agents de salle et d'accueil, ont été impliquées dans le processus de création de l'uniforme et ont eu l'opportunité de se prononcer sur les différentes propositions des étudiants. «D'ailleurs, les rencontres avec le staff m'ont été bien utiles, reconnaît Cindy Falconnet. Ceux qui travaillent dans les espaces d'exposition se plaignaient davantage du froid que les autres, par exemple.» Séduits, les gens œuvrant dans l'atelier auront aussi droit à une version simplifiée du costume. **I.L.**

Cinéma

La caméra qui brille sur la Croisette

Elle l'a cueilli dans l'enfance pour ne plus le lâcher. La passion du cinéma fait partie de la vie de Basil Da Cunha depuis toujours: «Mon père s'était acheté une caméra à Noël quand j'avais 10 ans. Il ne l'a jamais revue!» Le Lausannois, né en 1985, bricole ses premiers films en famille avant l'adolescence, puis autoproduit quelques courts-métrages avant d'entamer des études de sciences politiques. «On m'avait refusé à L'ECAL (Ecole cantonale d'art de Lausanne), confesse-t-il. Alors comme j'adore la politique et l'anthropologie, j'ai été glaner deux trois choses à l'Uni.»

Basil ne termine pas son cursus et entre à la HEAD pour se former au cinéma. Il y fait des rencontres déterminantes, avec les réalisateurs Pedro Costa et Miguel Gomes par exemple, dans les ateliers desquels il s'imprègne «de valeurs et d'un langage cinématographiques essentiels». Son talent lui vaut une reconnaissance fulgurante. En première année, le jeune homme réalise *A côté*, nommé pour le Prix du cinéma suisse en 2010 et récompensé, la même année, par le Prix du meilleur film portugais au festival



L'affiche du premier long-métrage de Basil Da Cunha. DR

de Vila do Conde. Il tombe amoureux et part s'établir au Portugal, d'où il est originaire. «J'habite depuis huit ou neuf ans dans le bidonville de Reboleira, à Lisbonne, qui m'a servi de cadre pour tous mes scénarios.» Basil da Cunha y tourne deux courts-métrages, *Nuvem - le poisson lune*, et *Les vivants pleurent aussi* - qui lui valent une sélection, respectivement en 2011 puis en 2012, à la Quinzaine des réalisateurs du

Festival de Cannes. Son second opus décroche la mention spéciale du jury du Prix illy. Cette distinction encourage le jeune auteur vaudois à se lancer dans le format long. Pari gagné: en 2013, *Après la nuit*, narrant la vie de Sombra, un dealer qui reprend les chemins du crime à peine sorti de prison, l'expédie une troisième fois sur la Croisette, en autant d'années.

L'univers de Basil Da Cunha est tout imprégné, selon ses propres mots, d'un «réalisme magique». Il tourne avec des comédiens non professionnels, qui ne sont autres que ses voisins et amis créoles de Reboleira. «En fait, jusqu'à maintenant, je raconte toujours un peu la même histoire, dans le même lieu, sourit-il. Il y a tellement à dire sur les gens que l'on ne voit pas ou qu'on ne regarde pas en bien. J'aime montrer l'invisible.» Le presque trentenaire, qui a intégré, il y a deux ans, l'équipe pédagogique du département cinéma de la HEAD, s'apprête à tourner, durant l'été, un deuxième long-métrage. Dans lequel il travaillera, encore une fois, la pâte humaine de son bidonville de prédilection. **I.L.**

Jean-Pierre Greff

Le chapeau sur la HEAD

A la barre de la Haute Ecole d'art et de design depuis sa création il y a dix ans, le directeur a solidement ancré l'institution dans la vie de la cité et lui a forgé une belle notoriété à l'étranger. Rencontre avec un jardinier qui cultive avec ardeur sa pépinière de talents



GEORGES CABRELA

Irène Languin

L'acronyme avait provoqué quelques hoquets sceptiques, il fait désormais partie du lexique pédagogique genevois. La HEAD tourne aujourd'hui la tête de tous ceux qui s'intéressent de près ou de loin aux métiers des arts et de la communication visuels, de la mode, du design ou du cinéma.

C'est en septembre 2006 que Jean-Pierre Greff se voit officiellement confier le pilotage de la fusion des vénérables Ecole supérieure des beaux-arts et Haute Ecole d'arts appliqués. En dix ans, il a fait de la Haute Ecole d'art et de design - Genève une académie réputée bien au-delà des frontières du canton. Un rayonnement qui ira probablement crescendo avec l'installation, à la rentrée prochaine, de l'institution dans un véritable campus urbain au cœur de la friche industrielle des Charmilles.

Êtes-vous content de ce qu'est devenue la HEAD en une décennie?

Oui, bien sûr. Ce n'est pas l'esprit de l'école, ni le mien, que de faire de l'autosatisfaction. Mais je dois reconnaître qu'on n'imaginait pas qu'on irait si loin.

De quoi êtes-vous le plus fier?

De la manière dont l'école s'est inscrite dans la cité. Nous avons annoncé cela comme un axe essentiel du projet et c'est allé au-delà de nos espérances. Ça paraît aujourd'hui une évidence de fonctionnement, mais c'était un gros pari. Très peu d'écoles parviennent à s'insérer au cœur des événements, de l'actualité, de l'espace public. J'en ai des témoignages quotidiens: le nombre de sollicitations de la part d'institutions ou d'entreprises qui souhaitent travailler avec nous car elles considèrent cela comme un privilège est tout à fait spectaculaire. On parlait d'une situation qui était presque à l'inverse: une école très somptuaire et secrète qui répugnait à travailler avec les entreprises parce qu'elle pensait qu'elle allait aliéner sa liberté - l'exact contraire de ce que je pense. Actuellement, notre vitesse de croisière est de réaliser entre 50 et 60 mandats par an, discrets ou prestigieux. Des marques de luxe aux peti-



GEORGES CABRELA

Bio express

Jean-Pierre Greff est né le 9 août 1957 à Forbach, en Moselle. Il commence sa carrière en école supérieure d'art en 1983, avec notamment des enseignements aux Universités de Metz et de Lille III. En 1991, il rejoint l'Ecole régionale des beaux-arts de Nantes. Deux ans plus tard, il prend la direction de l'Ecole supérieure des arts décoratifs de Strasbourg, poste qu'il occupe durant une décennie, avant de s'installer, en 2004, à Genève, pour y piloter l'Ecole supérieure des beaux-arts. En 2006, Jean-Pierre Greff est nommé à la tête de la Haute Ecole d'art et de design - Genève (HEAD), résultat de la fusion de l'Ecole supérieure des beaux-arts avec la Haute Ecole d'arts appliqués.

Par ailleurs, l'historien de l'art lorrain est l'auteur de nombreux essais monographiques et études thématiques consacrés à des artistes modernes et contemporains. Son engagement en faveur de la promotion et la diffusion de l'art et de la culture l'a conduit à ouvrir au public plusieurs espaces d'expositions, comme LiveInYourHead, lié à la HEAD, et la Chaufferie, galerie d'art contemporain de l'Ecole supérieure des arts décoratifs de Strasbourg. Il a également codirigé divers colloques scientifiques et assuré le commissariat de nombreuses expositions en Europe.

tes associations, le spectre est extrêmement large et ça me plaît beaucoup. Lorsqu'on l'a présenté, le nom de HEAD a pu faire sourire quelques vieilles barbes, mais à présent, il n'y a plus personne pour être nostalgique de l'Ecole des beaux-arts ou de celle des arts appliqués.

Cette foison de projets ne s'apparente-t-elle pas à de la boulimie?

Non. Ce qui est vrai, c'est que notre désir est grand, qu'il y a beaucoup de passion partagée, d'enthousiasme, d'émulation. On a pris l'habitude de vivre en sursurplus, il ne faudrait pas aller trop au-delà. Mais nous ne sommes pas frénétiques, tout est pensé, organisé. Lorsque nous nous engageons dans un projet, c'est avec un sens très clair des responsabilités. On refuse beaucoup de choses, malgré les apparences. Et il y a tous les moments où la pédagogie retrouve sa part secrète, sa dimension de laboratoire, où l'échec fait absolument partie du programme. Le temps de recherche est essentiel.

La HEAD a-t-elle trouvé son identité?

Je le pense. Il s'agit d'une école jeune, dynamique, ambitieuse, présente sur tous les terrains sociaux. Donc une école politique, au double sens du terme: celui de la polis grecque, inscrite dans la vie de la cité, mais aussi au sens plus précis d'une école qui s'empare de toutes les questions d'actualité les plus vives, les plus dérangeantes et grinçantes. On travaille en permanence avec tous les grands débats contemporains. L'autre trait d'identité de la HEAD, longtemps perçu de manière un peu ambiguë, voire négative, c'est d'être une école de l'exigence intellectuelle. Etre un artiste ou un designer, c'est aussi savoir réfléchir et penser.

Le penser et le faire sont donc pour vous indissociables...

Exactement. J'aime à dire que penser fait faire et que faire fait penser. Dans l'histoire, tous les créateurs importants de l'art et du design ont aussi été des penseurs de l'art et du design. Nous avons l'ambition de former des jeunes personnes avec des compétences professionnelles solides mais aussi un bagage intellectuel. Aujourd'hui, c'est bien

compris: on me dit que l'école porte une dimension conceptuelle et prospective du design.

Vous aimez abattre les barrières. Est-ce important, la porosité des disciplines?

Absolument. A titre personnel d'abord, puisque j'ai beaucoup travaillé comme comparatiste. La question de savoir si les arts sont contemporains, s'ils évoluent au

«Le rôle d'une école d'art est à la fois immense et modeste»

Jean-Pierre Greff
Directeur de la HEAD

même rythme, autour de mêmes enjeux, m'a passionné. Cela m'a convaincu que ce qui se passait à la croisée des disciplines était beaucoup plus intéressant que dans les strictes limites de chacune. Dans une école d'art et de design, la question se pose un peu différemment. Les compétences disciplinaires sont fondamentales, ce n'est pas la même chose de faire du cinéma ou de la mode. Néanmoins, à chaque fois qu'on arrive à croiser les approches, ça produit quelque chose d'encore plus intéressant.

Les cinq filières de la HEAD ont acquis une réputation internationale. Quelle est votre recette?

Le nivellement par le haut, tout simplement. C'est aussi un des points de satisfaction aujourd'hui. Tout n'a pas avancé au même rythme. Il y a dix ans, tous les départements n'étaient pas au même niveau de qualité. L'idée était d'insuffler du désir, de l'énergie, de l'ambition. De poser quelques repères clairs, aussi. Les différents secteurs ont progressé à leur rythme, et il y a eu une forme d'émulation au sein même de l'école. La direction collégiale de la HEAD fait que ce qui se passe dans un département peut être source d'inspiration pour un autre. La manière dont l'école se déploie est l'affaire de tous.

Vous imaginez-vous à la barre pour la prochaine décennie?

Question perfide! J'y ai beaucoup réfléchi, j'avais en effet toujours dit qu'après dix ans, il fallait quitter son poste. Mais j'ai pensé que j'avais de vraies bonnes raisons de continuer mon travail ici afin de mener à bien le projet de redimensionnement de l'école sur son nouveau site, pour lequel je me suis dépensé sans compter. Je vais donc déroger à ma propre règle, à moins que mon contrat, qui arrive à échéance dans 18 mois, ne soit pas renouvelé. Et ce ne sera pas tout à fait une décennie, puisque j'ai 59 ans!

Quelle corde manque encore à l'arc de la HEAD?

Il y a plusieurs défis à relever. On s'est concentré sur la dimension régionale et internationale, mais on peut faire beaucoup de progrès pour inscrire l'école dans l'espace national suisse, particulièrement du côté alémanique. En outre, il faut encore renforcer l'attractivité internationale de nos masters, qui ne sont pas encore aussi excellents que nos bachelors. Il y a aussi d'autres enjeux importants, comme le développement de doctorats et de programmes de recherche.

Fabriquer les créateurs de demain est une science délicate, non?

Se former comme artiste est très complexe. Il ne s'agit pas juste d'acquérir un savoir-faire, c'est d'abord une formation de soi-même. Ce qu'on attend aujourd'hui des jeunes auteurs est incroyablement exigeant: ils ne doivent pas seulement disposer de talent, d'expertise, de virtuosité, d'imaginaire, mais aussi de compétences marketing, critiques, rédactionnelles, intellectuelles, voire économiques. Le rôle d'une école est à la fois immense et modeste. Le plus qu'on puisse faire, c'est d'aider au mieux des personnes à devenir ce qu'elles sont. Notre travail est celui d'un jardinier: on peut créer un terrain favorable, faire faire des rencontres décisives, mais on n'inventera jamais l'étincelle elle-même. Devenir ce que l'on est, c'est le programme d'une vie entière.

Jean-Pierre Greff se présente et parle de la HEAD en vidéo sur: www.greff.tdg.ch/